

dans cette vaste demeure où toute la journée la bataille avait semé le désastre, le carnage et la mort.

Du Cantel avait rejoint en toute hâte sa chère Marie-Jeanne, lui amenant Jeannette et Petit-Pierre qu'elle croyait perdus à jamais.

La pauvre mère éprouva une joie délirante en retrouvant sa fille qu'elle couvrit d'insatiables baisers.

Elle serait morte de saisissement, et un déluge de larmes n'était venu détendre ses nerfs et donner une issue au sentiment qui l'étouffait.

Joie de courte durée, hélas !

Quelques jours après, des éclaireurs, lancés sur différentes routes, venaient annoncer à Du Cantel qu'une armée commandée par un des officiers les plus renommés de l'époque s'avancait à marches forcées sur Rouen.

Déjà ces troupes avaient signalé leur passage au milieu des populations suspectes par des exécutions sommaires, laissant derrière elles les gibets chargés de cadavres, les villages rasés ou incendiés, et sur la route une longue traînée de sang.

O'étaient les fléaux de Dieu !

CHAPITRE LI

Où l'on voit opérer la bande de Bec-d'Aigle et de La Rapière.

Trois jours après les événements que nous venons de raconter, les bourgeois de Rouen virent défiler dans les rues de la ville une troupe d'hommes chargés de butin, habillés de la plus étrange façon et armés d'instruments de combats des plus variés. Ils criaient à tue-tête : "A bas les monopoliers ! à bas la gabelle !"

Ils n'avaient pas des figures très rassurantes ; mais comme on annonçait l'approche de l'armée royale, ils constituaient un renfort pour l'insurrection, et ils furent accueillis avec assez de faveur.

Leurs chefs furent mandés auprès de Du Cantel, que nous désignerons désormais sous son nom de guerre, Jean Nu-Pieds.

Bec-d'Aigle et La Rapière dirent qu'ils arrivaient du Vexin français au secours de leurs frères normands. Des dépouilles dont leurs hommes étaient chargés provenaient du pillage qu'ils avaient fait sur leur route, dans les maisons des officiers du roi et chez les receveurs des deniers publics.

Ils offrirent au général de l'armée de souffrance une somme assez forte, pour contribuer à l'entretien des défenseurs de la liberté et aux besoins du gouvernement insurrectionnel.

Jean Nu-Pieds n'avait pour ces deux personnes qu'une estime très limitée.

Néanmoins il accepta leurs offres et leur assigna même un cantonnement : les faubourgs de Bouvreuil et de Beauvoisine.

Dans la nuit même qui suivit leur entrée, trois assassinats et deux incendies furent signalés.

Le vol et le pillage parurent être la cause et le but de ces crimes.

On ne songea pas d'abord à en accuser les malfaiteurs, et on mit ces accidents sur le compte de bandits inconnus qui profitaient des troubles du moment pour se livrer impunément à la rapine et au meurtre.

Du reste, ces attentats avaient été successivement commis sur les points les plus opposés de la ville, en sorte qu'il eût été difficile de dire d'où les bandits étaient partis pour perpétrer leurs forfaits.

La discipline la plus sévère se faisait remarquer parmi la troupe de Bec-d'Aigle et de La Rapière. La tranquillité la plus parfaite régnait dans les quartiers où ils campaient, et les habitants n'avaient, disaient-ils, qu'à se louer de leurs procédés.

Ils payaient leurs dépenses sans marchander, se couchaient au couvre-feu. Pas une rixe, pas une orgie n'avaient été signalées dans les tavernes qu'ils fréquentaient. Et on pouvait les accuser d'avoir des mines patibulaires, on ne pouvait du moins leur reprocher aucun méfait.

Mais les crimes se multiplièrent tellement qu'une véritable terreur se répandit dans Rouen, et que les riches bourgeois ne se couchaient qu'en tremblant, n'étant pas sûrs de se réveiller sains et saufs le lendemain matin.

Parmi ces apeurés, une femme était en proie à une réelle panique.

Il faut dire qu'elle pensait avoir tout à graindre.

Depuis la triomphe de la révolution des Nu-Pieds, elle redoutait à chaque instant de voir piller, démolir, incendier le petit hôtel qu'elle devait à la munificence amoureuse du marquis de Beaujeu.

Car cette femme était Zelida.

Depuis le brusque départ de son amant, depuis la disparition de Philippette, elle vivait dans de véritables trances.

Un jour elle s'habilla comme autrefois, en fille du peuple, prit ce qu'elle avait de plus précieux, et courut chez son père.

Mais l'honnête pécheur la chassa brutalement.

Elle revint à sa demeure, ferma à double tour toutes ses portes, et se confina dans son boudoir, servi par une seule domestique, au dévouement et à la propreté de laquelle elle croyait pouvoir se fier.

Un soir, comme le boffroi de la tour de la Grosse-Horloge venait de sonner le couvre-feu, qu'elle venait de se mettre au lit, après s'être bien assurée que toutes les portes étaient bien verrouillées, bien cadenassées, après avoir gardé sous son lit, derrière tous les meubles et dans tous les placards si personne ne s'était introduit et ne se cachait chez elle, elle allait s'endormir de ce sommeil agité qui troublait toutes ses nuits, lorsqu'elle crut entendre un bruit de pas dans le petit escalier dérobé qui conduisait à sa chambre à coucher.

Elle tressaillit !

Pâle de terreur, elle écouta, le front mouillé d'une sueur glacée, et le cœur battant à rompre sa poitrine.

Elle faillit s'évanouir lorsqu'elle entendit les pas se rapprocher, une clef s'introduire dans la serrure, le pêne grincer dans sa grâche et une poussière faire gémir la porte.

Crier lui fut impossible, elle n'eut pas la force de dire : Qui est là ?

Elle ne put même pas appeler à l'aide la jeune servante qui couchait dans la pièce voisine.

Une tête d'homme se montra dans l'entrebaillement de la porte.